CONSIDÉRATIONS

N° 198.

SUR

L'ÉTIOLOGIE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 29 novembre 1826, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR P. S. JUSTIN DAVID,

Bachelier ès-lettres ; Élève des hôpitaux militaires de Metz, de Toulouse et du Val-de-Grâce ; Chirurgien sous-Aide-Major à l'hôpital de la Garde royale.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1826.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL, *Examinateur.*
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils
Histoire naturelle médicale	CLARION, *Examinateur.*
Pharmacologie	GUILBERT
Hygiène	BERTIN.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, *Suppléant.*
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DÉSORMEAUX, *Président.*
Clinique médicale	CAYOL, *Examinateur.* ANDRAL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, PINEL, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Andral.	Gerdy
Arvers.	Kergaradec.
Baudeloque, *Suppléant.*	Lisfranc.
Bouvier.	Maisonabe.
Breschet, *Examinateur.*	Parent du Chatelet.
Cloquet (Hippolyte), *Examinateur.*	Pavet de Courteille.
Cloquet (Jules).	Ratheau.
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Velpeau.
Gérardin.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA MÈRE.

Tribut de reconnaissance, gage d'amour filial.

A MONSIEUR RAMPONT,

Docteur en médecine; Officier de la Légion-d'Honneur; Chevalier de l'ordre de Saint-Charles d'Espagne; ex-Médecin en chef d'armée; Médecin en chef de l'hôpital militaire de Metz; Membre correspondant de l'académie royale de médecine de Paris, etc.

A MONSIEUR LACRETELLE,

Chevalier de la Légion-d'Honneur; Docteur en médecine; Professeur à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, etc.

P. S. J. DAVID.

CONSIDÉRATIONS

SUR

L'ÉTIOLOGIE.

Lorsqu'on observe l'homme, on s'aperçoit bientôt que deux états très-différens se partagent sa frêle existence. Dans l'un toutes les fonctions se font librement ; l'homme exprime dans tout son extérieur le bien-être qu'il éprouve; les membres bien nourris et pleins de vigueur exécutent rapidement et avec facilité les mouvemens les plus variés : la tête est haute, les yeux vifs, le front serein, la bouche riante, la physionomie animée, les traits épanouis, la face colorée. Dans l'autre, au contraire, une ou plusieurs fonctions sont troublées ; les membres ont dépéri, les mouvemens sont lents, souvent pénibles, douloureux, impossibles; la face est pâle, cave ou bouffie; la physionomie entière exprime de cruelles angoises, des gémissemens, des cris dénotent les douleurs les plus déchirantes.

Tels sont quelques-uns des traits les plus saillans de la santé et de la maladie. Frappé de ces phénomènes si différens, on cherche naturellement à déterminer les causes qui peuvent les produire, et l'on ne tarde pas à découvrir que la santé résulte de l'équilibre d'action existant entre les divers organes de l'économie, et que certaines conditions sont nécessaires au maintien de cet équilibre.

Ceci posé, il devient dès-lors important d'examiner ce qui peut détruire l'harmonie d'action des organes: tel est le but de l'étiologie. Tout agent capable de modifier l'économie, de troubler, pervertir l'actiou organique, ou de léser l'organisation matérielle, portera le nom de *cause* de *maladie*.

Si maintenant nous examinons ces agens, à l'influence desquels nous sommes soumis, nous voyons qu'ils sont en grand nombre; que, pour ainsi dire, tout ce qui nous entoure modifie notre être, et est susceptible de nous rendre malades. Aussi variés sous le rapport de leur nature que sous celui de leur nombre, ils offrent au médecin un vaste champ d'étude; les uns servent à l'entretien de la vie; dans de justes proportions, ils maintiennent la santé, et, chose remarquable, c'est précisément dans cette série que l'homme de l'art trouve les causes morbides les plus fréquentes; leur influence étant constante, continue, devait nécessairement amener des résultats plus multipliés.

D'autres, au contraire, semblent les ennemis les plus implacables de l'homme; ils ne peuvent être en contact avec lui, sans provoquer les douleurs les plus intolérables, ou anéantir le germe de vie qui l'anime. Une nuée d'insectes, de hideux reptibles lui font la guerre; certaines substances minérales lui sont nuisibles, lui donnent la mort. Heureusement il reçut en partage la raison et l'adresse pour éviter ou détruire les premiers; la répugnance et le dégoût pour se préserver des seconds.

Nous trouvons encore en nous-mêmes une source intarissable de maux. Nous pouvons naître avec des organes imparfaits. Les passions, résultat de la manière d'être des individus, des rapports sociaux et de l'éducation, agissent puissamment sur notre organisation physique; modérées et contenues dans de justes bornes, quelques-unes contribuent au bonheur de l'homme, ou embellissent son existence en lui offrant une série de sensations toujours nouvelles. Toutes en général abandonnées à elles-mêmes, livrées sans frein à toute leur fougue, bouleversent l'économie humaine, torturent celui

qu'elles tiennent sous leur empire, et si elles ne l'arrachent, elles rendent odieuse une vie tissue d'une longue suite de misères.

Ce faible aperçu donne à concevoir combien est grande la tâche de celui qui se livre à l'étude de l'étiologie : elle exige des connaissances aussi étendues dans l'histoire naturelle que profondes dans la science du moral.

Notre but n'est pas ici de détailler à fond tous les agens morbides ; ce travail serait au-dessus de nos forces et de notre faible expérience. Nous parlerons seulement en général de leur classification et de leur division. Nous esquisserons l'histoire des causes tant physiques que morales ; nous dirons quelques mots sur leur manière d'agir et sur la difficulté de les bien saisir dans la pratique ; nous terminerons en examinant si leur connaissance est toujours indispensable pour guérir les maladies.

Plusieurs classifications ont été proposées : je ne citerai que les principales et les plus accréditées.

Les auteurs ont établi des causes prédisposantes et efficientes, éloignées et prochaines, continentes et non continentes, matérielles et formelles, insuffisantes et suffisantes ; enfin, ils ont admis des germes de maladie et des puissances nuisibles ; ils les ont divisées en externes et internes.

La cause prédisposante est celle qui détermine dans l'économie une manière d'être telle que, sans être malade, on peut cependant le devenir très-facilement. L'efficiente fait éclore la maladie. La prédisposition ne saurait être niée ; l'expérience viendrait déposer contre celui qui ne l'admettrait pas. Une affection ne revêt tel caractère et n'acquiert certain degré d'intensité, que parce que les organes qu'elle a envahis étaient dans des conditions propres à son développement. Qu'un homme quitte les climats tempérés de l'Europe et passe en Amérique, il contracte des indispositions ignorées des indigènes jusqu'à ce qu'il soit acclimaté. S'il séjourne dans ces régions pendant quelques années, et qu'il revienne en Europe, il payera de nouveau le tribut dans les contrées qu'il revoit.

Le plus grand nombre des auteurs emploient indifféremment les expressions de cause efficiente, déterminante ou occasionnelle; quelques-uns établissent des différences entre ces termes. Un coup violent produit une fracture; le coup est l'agent efficient, disent-ils. Un individu a une vérole constitutionnelle qui ne se manifeste par aucun symptôme, il reçoit un coup de sabre, la solution de continuité devient ulcère siphilitique; ici le virus vénérien est la cause efficiente, et le coup de sabre la déterminante ou occasionnelle de l'ulcère; en d'autres termes, la blessure n'est qu'une circonstance à l'occasion de laquelle l'ulcère s'est déclaré. Cette distinction est vraie et peut être admise.

Par cause prochaine, on entend cette disposition du corps qui fait que telle maladie existe; et par éloignée, tout ce qui peut amener cette disposition. Dans l'inflammation, par exemple, la chaleur du sang, le passage de ce fluide de ses vaisseaux propres dans un autre odre de vaisseaux, l'exaltation de la sensibilité et de la contractilité, de la sensibilité et de l'expansibilité, ont été tour à tour présentés comme cause prochaine : ceci n'est qu'une théorie sans fondement; en effet, les symptômes qui constituent l'inflammation ne peuvent la produire. Une chose ne peut exister et déterminer en même temps elle-même son existence.

On nomme *continentes* cellesqui contiennent, renferment en elles-mêmes la maladie, et non continentes celles dites éloignées.

Cette définition, sous des termes différens, est absolument semblable à la précédente.

La cause matérielle est, selon *Selle* qui l'a imaginée, ce qui résulte chez nous du concours et de l'action simultanée de la cause prédisposante et occasionnelle. Il désigne, sous le nom de *formelle*, cet état du corps à l'aide duquel la précédente prend une direction déterminée, et produit telle ou telle affection exclusivement à toute autre.

Ici la prédisposion se trouve alliée à la cause prochaine. L'obscurité de la définition prouve celle des idées qu'a voulu rendre l'au-

teur. S'est-il bien compris lui-même, et ne s'est il pas occupé de subtilités?

La cause insuffisante est celle qui n'ayant pas pas elle-même assez d'énergie pour produire un changement, un dérangement réel dans l'économie, ébranle cependant la santé de l'individu et le rend apte à contracter une maladie ; la suffisante la détermine.

On reproduit par cette classification celle des causes prédisposantes et efficientes ; je donne cependant la préférence à cette dernière, parce que les termes en sont mieux choisis, et plus propres à représenter les idées qu'on s'en forme.

Pour qu'une maladie ait lieu, dit *Gaubius*, il faut le concours de deux circonstances, qui sont les germes morbides et les puissances nuisibles.

S'il y a sympathie entre le germe et la puissance, elle se déclare ; dans le cas contraire, elle est impossible.

Cette théorie est trop gratuite et trop éloignée de nos connaissances physiologiques pour pouvoir être admise.

Qu'entend l'auteur cité par germes de maladies? En quoi consistent-ils? Serait-ce quelques molécules constituantes de nos parties, organisées d'une manière particulière, ne pouvant isolément compromettre ni la vie ni la santé? L'anatomie ne les a jamais démontrées; de plus, nos viscères seraient, pour ainsi dire, tissus de ces germes, car toutes leurs portions, quelques petites qu'elles soient, peuvent être malades.

Telles sont les principales classifications qui ont été admises; après les avoir bien examinées, nous restons convaincus qu'une seule doit être suivie. Certains modificateurs, à l'influence desquels nous sommes soumis, ne font que déterminer les maladies; d'autres les produisent immédiatement. Les uns amènent la prédisposition, les autres l'état morbifique ; ils suffisent, ils s'appliquent à tous les cas qui peuvent se présenter.

Les causes de maladies ont été divisées en internes et externes,

selon qu'elles prennent naissance, ou dans notre propre organisation, ou qu'elles ont leur source au-dehors de nous.

Causes internes. Elles dépendent :

1.° *De la composition intime de nos parties solides et fluides.* C'est à elle qu'on doit rapporter l'ostéosarcose, les ossifications contre nature, et en général toutes les dégénérescences si variées que la pathologie nous fait connaître.

2.° *De la formation ou du développement de nos organes.* Tantôt ce développement est imparfait ; tantôt, au contraire, il acquiert un degré surnaturel. Ici il manque ; là il se répète. Les vices de conformation, les monstruosités, les imperforations, la confusion des parties, les déviations sans nombre en sont des suites. Qui pourrait compter les accidens qu'ils entraînent !

3.° *De l'arrangement de nos organes entre eux.* Une dent, par exemple, s'est développée dans une direction vicieuse ; il survient des ulcères aux joues, des fistules salivaires, dont l'extraction seule de la dent, ou de celle qui est voisine, peut procurer la guérison.

4.° *Des propriétés vitales qui animent nos organes.* Que l'inflammation s'empare d'un viscère, elles abandonnent aussitôt les autres ; la chaleur s'y éteint, la sensibilité y devient nulle ou presque nulle ; le muscle ne se contracte plus, la glande ne secrète plus, etc. ; tout annonce la langueur.

5.° *Des fonctions que remplissent nos organes.* Il faut remarquer ici que toutes les causes comprises dans cette catégorie, ne deviennent telles, que lorsque l'acte organique est porté à l'extrême. Ainsi l'exercice modéré du corps est très-salutaire ; il devient nui-

sible par sa violence. Le sommeil, le repos trop prolongé, l'abus des plaisirs vénériens doivent prendre place ici.

Les passions me semblent devoir être rattachées à cet article : provoquées par tout ce qui nous entoure, irritées par tout ce qui nous gêne ou nous offre de l'attrait, elles sont le résultat de l'action du cerveau ; ses fonctions portées au plus haut degré d'exaltation, ébranlant nos organes, elles jettent le trouble dans leurs fonctions. L'ictère suit souvent la colère; l'épilepsie, la démence viennent après la peur. Une douleur morale, profonde et muette amène quelquefois la mort.

Ce serait peut-être ici le lieu de parler des âges, des sexes, des tempéramens, des constitutions, des habitudes; mais comme il s'agit d'états particuliers à chaque individu, et susceptibles d'être modifiés diversement par les agens dont nous venons de parler, nous nous en occuperons plus loin.

Causes externes. Elles sont au-dehors de nous; elles embrassent toute la matière de l'hygiène. Voici les principales :

La lumière modifie singulièrement notre économie ; privé de cet excitant, l'homme souffre évidemment ; des fluides mal élaborés abondent chez lui ; il est pâle, bouffi ; il s'étiole, il languit; soumis à son influence, au contraire, il brille des couleurs de la santé; ses forces égalent son agilité. Le moral lui-même se trouve modifié par la lumière ; on est triste et morose par un ciel couvert ; la joie, la gaîté règnent, l'âme enfin s'épanouit à l'aspect d'un beau jour.

On ne saurait douter de l'action de la lumière sur l'économie en général; excitant naturel de l'œil, elle fait naître encore une foule d'affections propres à cet organe.

Le calorique se trouve réparti dans tous les corps de la nature, selon leur capacité pour ce fluide ; son accumulation ou son absence dans nos parties leur sont également funestes.

Le fluide électrique existe de même dans tous les corps à l'état de

neutralisation ; il ne devient nuisible que quand il abandonne cette espèce d'équilibre. On sait le malaise que l'on éprouve lorsqu'il se forme des orages, et combien de névroses se réveillent alors. Lorsque j'étais élève au Val-de-Grâce, je fus appelé, la nuit d'une de mes gardes, auprès de quatre épileptiques qui étaient à l'hôpital, et cela dans l'espace d'un quart-d'heure; tous quatre avaient eu un accès; un orage violent venait de se déclarer.

Le fluide galvanique est identique avec le précédent ; peut être le fluide magnétique n'en diffère-t-il pas?

Il est certaines maladies qui semblent liées avec le cours des corps célestes. Une affection, par exemple, se reproduit-elle à telle phase de la lune? Doit-on raisonnablement admettre l'influence de cet astre? A ce sujet qu'on me permette une digression.

Bien des auteurs ont écrit sur l'influence de la lune. C'est surtout dans les maladies périodiques qu'ils lui font jouer le plus grand rôle. Il existe entre autres une observation (1) du docteur espagnol don *Antonio Franseri*, datant de la fin du siècle dernier, qui tend à faire prévaloir cette opinion, qui aujourd'hui me paraît tombée en discrédit. Appuyé de l'autorité de M. le docteur *Olbers*, astronome aussi distingué qu'habile médecin, je crois qu'il faut beaucoup se défier de ce que disent ces auteurs, et rejeter totalement leur manière de voir sur l'influence de cet astre.

Examinons par quels moyens la lune pourrait agir sur l'économie; ils sont au nombre de trois, 1.° par l'émission du calorique ; 2.° par sa lumière ; 3.° comme corps pondérant.

Par l'émission du calorique, l'expérience faite par M. *Arago* démontre que ce fluide est à peine appréciable ; voici comment il procéda : il se servit d'une lentille d'une grande dimension, ayant plusieurs pieds de diamètre. Cet instrument fut exposé aux rayons

---

(1) Memoria sobre una difficultad de respirar periodica, que manifiesta el influxo de la luna en el cuerpo humano, por el doctor don *Antonio Franseri*. (*Memorias de la real academia de Madrid*, t. 1, p. 455.)

de la pleine lune par un ciel totalement découvert. Un thermoscope extrêmement sensible placé au foyer n'a pas produit de chaleur appréciable.

La lumière qu'elle réfléchit est aussi peu active que le calorique qu'elle irradie ; la même lentille ne put, par la condensation des rayons, décolorer des produits chimiques très-altérables par cet agent.

Comme corps pondérant seulement, la lune pourrait avoir quelque influence ; mais sa force attractive est extrêmement faible pour nous si elle n'est pas nulle. Le flux et reflux de l'atmosphère qu'elle détermine journellement est à peine sensible.

Il est donc constant, d'après ce que nous venons de dire, que la lune ne peut réagir sur nous que d'une manière fort peu marquable. Si des praticiens recommandables ont cru devoir admettre le contraire, c'est que sans doute ils étaient privés des nouvelles connaissances acquises par la physique.

L'air atmosphérique est une des causes morbides les plus fécondes ; tantôt il est sec et chaud, sec et froid ; tantôt il est humide et froid, humide et chaud. C'est dans son sein que se forment les divers météores, comme la pluie, la neige, les brouillards ; il se charge d'effluves et de miasmes délétères. Une multitude de corps étrangers se mêlent avec lui ; la poussière, les vapeurs, les émanations, les gaz qui le dénaturent, et dont il est le véhicule, sont autant d'objets qui doivent fixer l'attention du médecin. L'air expiré devient essentiellement nuisible, comme on le voit dans les salles de spectacle, les prisons. Le son, résultat de la vibration des corps plongés dans l'air, produit quelquefois des maladies de l'oreille ; enfin son état d'agitation ou de repos doit encore être noté.

Les alimens et les boissons dont nous faisons usage, soit qu'on les considère sous le rapport de leur quantité, soit sous celui de leurs qualités naturelles, ou de la préparation qu'ils subissent par l'art de la cuisine, ne doivent pas être oubliés. On connaît les maux qu'entraîne l'ivresse habituelle ; les matières fécales par leur séjour pro-

longé dans les intestins ne sont pas exemptes de faire naître des accidens : il en est de même du jeûne prolongé, des privations.

Si l'on examine les vêtemens et tout ce qui s'applique à l'extérieur du corps, on voit que la matière qui compose les habits, la forme que la mode leur donne, la manière dont on les ajuste, les liens qui les maintiennent, sont autant de points à examiner. Tantôt ils gênent le développement, l'accroissement du corps ; tantôt ils contrarient, mettent des obstacles aux fonctions des organes. Les manœuvres que nécessitent certains états, les bains, les frictions, les cosmétiques, les parfums, deviennent nuisibles, soit par leur usage journalier, soit par l'abus qu'on en fait. Les lits par leur mollesse, leur dureté, leur situation, leur confection, ne laissent pas, dans certaines circonstances, de porter atteinte à la santé. La malpropreté, résultat de la négligence d'une partie des soins que nous venons d'énumérer, doit être mentionnée.

Si nous ajoutons encore les médicamens employés intempestivement, les poisons minéraux et végétaux ; les virus, les animaux vénéneux ; ceux qui ont contracté la rage, les vers intestinaux, etc., nous n'aurons fait qu'esquisser une partie de l'étiologie.

Cependant il est encore certaines dispositions nécessaires, soit de notre économie, soit des agens qui nous entourent, qu'il nous faut signaler, le tempérament étant caractérisé par la prédominance d'un système d'organes sur les autres. On conçoit que ce système sera plus fréquemment affecté, la vie y étant à un plus haut dégré, le développement y étant plus grand.

L'habitude résulte de la répétition fréquente d'un acte ; elle deviendra dangereuse, soit que l'acte en lui-même soit nuisible, soit que la direction par là imprimée à l'économie soit tout à coup supprimée.

Les âges amènent chez nous des révolutions d'une nécessité absolue.

Dans l'enfance, le développement des dents, la prédominance du système lymphatique, l'existence des vers intestinaux, se font sur-

tout remarquer. L'enfant a des jouets qui, par leur nature, leur composition, peuvent être nuisibles. Enclin à la gourmandise, sollicité par tous les objets qui éveillent son attention, doué d'une grande mobilité, il veut, désire et manie tout avec témérité.

Les accidens qui accompagnent la puberté sont le partage de l'adolescence. A cette époque, les passions font explosion, et beaucoup de mauvaises habitudes se contractent.

Les adultes, jouissant de toute l'énergie des forces vitales, sont disposés aux phlegmasies de toutes espèces.

Les vieillards éprouvent des affections produites par la détérioration des organes. La circulation est gênée par l'ossification ou plutôt par l'incrustation des artères ; la respiration ne se fait plus qu'avec peine; la chute des dents amène de mauvaises digestions; la nutrition et la calorification diminuent ; les organes des sens usés par l'âge, font péniblement leurs fonctions; le moral change aussi, et rend quelquefois dignes de pitié les jours de la vieillesse.

Le sexe est à considérer sous le rapport de la différence des organes génitaux et de la constitution qui lui est propre.

Le climat renferme les mêmes agens externes déja énoncés, mais diversement modifiés. La modification seule doit être prise en considération.

Les habitations en réunissent encore plusieurs combinaisons ; tantôt c'est l'absence ou l'intensité de la lumière ; tantôt l'air sec ou chaud, humide ou froid, pur ou impur; des miasmes, des étangs croupissans, etc., qui y dominent.

Les chocs de tout genre, tout ce qui, en un mot, agit d'une manière mécanique, menace notre santé, souvent notre existence.

Manière d'agir des causes. Elles doivent être considérées sous le rapport de leur durée, de leur intensité et des effets qu'elles produisent.

Une cause peut agir avec violence ou avec faiblesse. Toutefois l'effet n'est pas toujours en raison du degré de force d'action. Tel

soumis à l'influence d'un agent est atteint mortellement, tel autre est à peine effleuré.

Quant à la durée, elle peut agir pendant long-temps, ou bien agir et cesser tout de suite ; ou bien encore agir, cesser, puis recommencer, en un mot être intermittente. Elle est périodique ; elle reparaît par exemple, tous les mois, tous les ans, tous les deux ans: c'est souvent à ces dernières que sont dues les épidémies. Une cause violente ne peut persister pendant long-temps sans amener la mort. Une faible, au contraire, le peut sans produire de grands accidens ; le plus souvent elle entraîne après elle les maladies chroniques, soit que celles-ci soient primitives, soit qu'elles succèdent à des affections aiguës. L'on voit souvent aussi l'agent prédisposant devenir efficient, son action s'étant accrue subitement.

Sous le rapport de leurs effets, les unes agissent chimiquement, comme les alcalis, les acides concentrés ; les autres d'une manière mécanique, comme les coups, les chutes. Tantôt c'est sur l'organisation qu'elles dirigent leur action, comme dans les squirres, les engorgemens ; tantôt sur les propriétés vitales, comme on le voit dans les maladies nerveuves ; enfin, il en est de mortelles, sans lésion organique apparente.

Il paraîtrait, d'après ce que nous venons de dire, qu'il serait bien facile de reconnaître les causes de maladies dans la pratique. Connaissant parfaitement le mode d'action d'un agent, il ne s'agirait plus que d'en déterminer le résultat sur l'économie, à l'aide du diagnostic. Cependant rien n'est plus obscur que ce point ; d'abord les résultats ne sont point les mêmes ; un nombre infini d'agens peuvent produire le même effet, et *vice versâ*. Quand même on parviendrait à préciser par les symptômes à quelle série est due la lésion, il faudrait encore découvrir quel est l'agent de la série qui l'a produite.

La variété innombrable des constitutions, des tempéramens, des prédispositions organiques individuelles, offrira toujours au médécin de grandes difficultés pour arriver à cette connaissance ; mais

elle est aussi indispensable qu'on pourrait le croire pour arriver à la guérison?

Pour bien répondre à cette question, il faut revenir à la manière d'agir des causes.

Les unes, avons-nous dit, peuvent agir pendant long-temps; les autres agir, puis cesser tout à coup : ces dernières ne laissant après elles que leur résultat, il est clair que le médecin n'aura plus à s'en occuper, et qu'un traitement rationnel suffira. Une chute produit une fracture; son action passée, elle devient indifférente. Un individu fait un exercice violent, et contracte une pleurésie : l'exercice cessant, il deviendrait minutieux de s'y arrêter. La pleurésie a lieu accompagnée d'accidens relatifs au désordre produit; le traitement est tout simple. Tout en avouant cependant que, si, dans quelques cas la connaissance de l'agent nuisible n'est pas indispensable, il faut convenir aussi qu'il est toujours bon de s'en enquérir, afin de porter un diagnostic plus certain. Je puis citer à l'appui de ce que je dis un fait assez curieux. Un jeune homme portait depuis quelques jours une ophthalmie; il consulte un médecin, qui d'abord applique des sangsues autour de l'œil, mais sans résultat; plusieurs saignées suivent, elles amènent un peu de soulagement. On administre un vomitif, puis un purgatif; toujours même état. On pratique un séton à la nuque sans rien obtenir de nouveau. Le jeune homme se présente chez un oculiste de Nancy, qui, après avoir examiné le globe de l'œil, et à l'œil nu et à la loupe, retira de la sclérotique, à deux lignes à peu près de la cornée, un petit grain noir, d'une substance dont on n'a pu déterminer la nature. Dès-lors de simples ablutions d'eau de guimauve suffirent pour dissiper les accidens.

Mais si la maladie se perpétue, résiste aux traitemens employés, il devient alors nécessaire de rechercher à quoi tient cette continuation. Est-elle produite par la cause incessamment en action? Cela est dans quelques cas : l'homme atteint de nostalgie ne guérit qu'en respirant l'air natal; une encéphalite avec fracture du crâne, et entretenue par des esquilles enfoncées dans la substance céré-

brale, ne disparaît que lorsqu'on enlève les portions d'os détachées. Mais ne peut-il pas se faire aussi que la cause soit anullée pour les organes qu'elle a modifiés, et que la lésion qu'ils manifestent encore soit une suite de cette modification qui leur a été imprimée?

Citons des exemples : le virus vénérien a agi, la moindre blessure devient ulcère. Est-ce à cette goutte de pus, introduite depuis des années dans l'économie, qu'il faut rapporter les ulcères; ou bien, comme je le pense, à la modification des parties résultant de l'action du virus?

Une pneumonie aiguë a eu lieu; quoique traitée très-rationnellement, il arrive que la guérison se fait attendre, ou qu'elle passe à l'état chronique. Ne pourrait-on pas penser que l'état morbide amène dans le poumon une modification qui seule produit la prolongation, et qui, lorsqu'elle vient à disparaître, termine aussi l'état anormal?

Je ne mets en avant cette proposition que comme une conjecture, pour laquelle je réclame l'indulgence de mes examinateurs.

Je pense du reste que si la connaissance des causes peut parfois être négligée, c'est dans le plus petit nombre des cas. Toutefois il est très-utile de les connaître pour pouvoir porter un diagnostic, s'assurer des accidens qui accompagnent, et de ceux qui peuvent suivre. Ce sera en réunissant en même temps les notions que nous fournit la pathologie, l'observation dans la pratique et l'expérience, qu'on parviendra à sortir de l'incertitude où nous plonge leur nombre infini, et les résultats qu'ils produisent.

Ici doit se terminer la tâche que je me suis imposée; mon espoir sera rempli si j'ai atteint mon but, et si mon travail a mérité quelque indulgence.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Acutorum morborum non omninò tutæ sunt prædictiones neque mortis, neque sanitatis. *Sect.* 2, *aph.* 19.

II.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* 1, *aph.* 8.

III.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos; et in ipsis temporibus mutationes magnæ, tùm frigoris, tùm caloris, et cætera pro ratione eodem modo. *Sect.* 3, *aph.* 1.

IV.

In morbis acutis extremarum partium frigus, malum. *Sect.* 7, *aph.* 1.

V.

Æstate et autumno cibos difficillimè ferunt, hyeme facillimè, deindè vere. *Sect.* 1, *aph.* 13.

VI.

Lassitudines sponte obortæ morbos denuntiant. *Sect.* 2, *aph.* 5.